



Digital et intelligence artificielle

Des outils pour redonner du souffle à nos entreprises et notre jeunesse

Des pistes pour mieux réussir demain

Le monde de demain sera-t-il celui de l'intelligence artificielle ? Question aux multiples réponses et aux multiples enjeux, à laquelle se sont attachés à répondre les participants à un colloque organisé il y a quelques jours à l'IDRAC Business School de Sophia Antipolis. Comme l'a expliqué Marco Landi, président de l'Institut Europia et qui assurait la présidence de ce colloque, « l'intelligence artificielle va complètement changer nos modes de vies et nos comportements ». Avec, en corollaire, de nouveaux métiers en perspective, où la priorité sera de « maîtriser » l'intelligence artificielle et surtout pas de se laisser dominer par cette nouvelle technologie qui peut faire peur à certains.

Pour les jeunes non diplômés ou en dehors des circuits classiques d'études, l'intelligence artificielle peut être une vraie opportunité, puisqu'elle fait appel à des techniques que connaissent les nouvelles générations, nées avec le digital.

Marco Landi, ancien président d'Apple, engagé au côté du président du conseil départemental des Alpes-Maritimes, Charles-Ange Ginésy, dans le projet de la Maison de l'intelligence artificielle, avait réuni autour de lui des experts et des pro-

fessionnels, comme Valérie Blanchot-Courtois, présidente d'Human Venture SAS, Pierre-Alain Raphan, député et cofondateur de l'IA for my people, Christophe Tollnert, directeur du service informatique de GSF, Olivier Malafonte, fondateur de Pocket Confidant, et aussi Nicolas Oliveri et Sacha Genot, dont on peut lire le témoignage en dernière page.

Réhumanisation de la technique

Ce qui est drôle (et rassurant), c'est que l'ensemble des participants, au-delà des solutions pros qui se dessinent, ont tous souligné la nécessaire réhumanisation de la technique, la place laissée à l'intuition et la créativité avant toute chose.

Un discours qui permet de démystifier au passage les craintes des uns et des autres sur la place trop prégnante des nouvelles technos et du digital dans la vie : s'en servir, oui, être dépendant non. C'est donc une vraie chance aujourd'hui d'avoir, dans la région, des formations liées à ces domaines, des débouchés professionnels, et une Maison de l'intelligence artificielle qui permet d'en savoir plus et de s'approprier le sujet. En faisant preuve... d'intelligence !



Marco Landi, président de l'Institut Europia, et Christophe Tollnert, directeur du service informatique de GSF, au colloque organisé le 30 juin.

Eric Anton : « N'abandonnons pas notre jeunesse ! »

Directeur de l'IDRAC Business School de Nice, Eric Anton pilote une structure dynamique aux prises avec les enjeux du monde de demain, que la période de confinement a encore plus mis en exergue. Place de l'humain dans l'entreprise, défis proposés aux nouveaux entrants sur le marché du travail, appropriation des nouvelles technologies, place dans un monde digital, valeur ajoutée de l'intelligence artificielle : autant de thèmes qui posent question et suscitent la réflexion, chez les dirigeants, les étudiants et tous ceux qui vivent la transformation incessante de l'économie.

Comment s'est passée la période de confinement ? Quels enseignements en tirez-vous ?

J'ai envie de dire : n'abandonnons pas notre jeunesse ! Le confinement que nous venons de traverser a permis de sauver des milliers de vies, mais il ne faudrait pas que cet élan se transforme en sacrifice de notre jeunesse.

Que voulez-vous dire par là ?

Je vous livre quelques données. Plus de la moitié des stages en entreprise ont été annulés, depuis la période de confinement. Les prévisions de recrutement d'apprentis pour la rentrée 2020 sont en chute libre. Les embauches des diplômés 2020 sont repoussées ou annulées (- 69 % selon l'Apec en avril 2020).

Effectivement, la situation est compliquée

Oui, très compliquée. Et dans ce contexte morose pour les 18/25 ans, nous devons accompagner notre jeunesse et nous lui devons un remerciement collectif. N'oublions pas que les contrats précaires (CDD ou job



strictement alimentaires) sont souvent concentrés chez les moins de 30 ans.

Quelles solutions pour en sortir, les aider ?

Quelques pistes à proposer. D'abord, la possibilité d'obtenir des subventions de 5 000 à 8 000 euros pour les entreprises embauchant des alternants, une formule qui doit s'étendre à toutes les

formations (dont les Masters). Ensuite, il faut faciliter la formation des étudiants visant un double diplôme (en apprentissage si possible).

Vous avez des exemples concrets ?

Oui, nous avons débloqué 300 000 euros pour les aides relatives à la prise en charge par les écoles et les universités des difficultés financières rencontrées par les étudiants ou leurs familles. De même, un déblocage des bourses scolaire et universitaire est en place, en les attribuant sans obligation de donner les revenus N - 1 mais plutôt trimestre -1. On met en place aussi la gratuité de la scolarité pour les étudiants boursiers à partir d'un certain seuil.

D'autres décisions pour cette rentrée pour aider les étudiants ?

Nous officialisons la généralisation des cours en distanciel pour les étudiants à la recherche d'une alternance dès septembre 2020, afin de leur permettre de se consacrer à leur recherche d'entreprise. Nous travaillons aussi sur la création d'un annuaire des diplômés de la « promotion Covid » pour sa diffusion auprès des instances départementales (syndicats professionnels, syndicats patronaux, collectivités, etc.) et nous sommes aussi dans la création de mesures pour favoriser l'embauche.

C'est un effort significatif de la part de l'école ?

C'est certain, mais nous devons à notre jeunesse ce solide coup de pouce à la suite du sacrifice consenti pour lutter contre la pandémie. Et j'en profite pour lancer un appel à toutes les bonnes volontés pour aider nos jeunes. Ils en ont besoin !

Etudiants, chercheur : le digital sous tous les angles

Céline Saint-Antonin

26 ans

Etudiante en alternance chez Frédéric M

« Je suis originaire de Cannes, et j'ai eu un parcours très varié jusqu'à aujourd'hui. Après des études littéraires et artistiques, j'ai choisi la filière design, cosmétique. Je suis aujourd'hui des études de communication, pour être diplômée en Masters de manager de la communication.

J'ai rejoint, en alternance, le groupe familial Frédéric M, qui fait de la vente de cosmétiques à domicile depuis trente-six ans. J'ai trouvé ce job en postulant sur Internet, et comme j'avais déjà une expérience dans le domaine de la cosmétique, ça a sans doute fait la différence !

Pour moi, c'est un univers professionnel qui me convient parfaitement. J'ai grandi dans le berceau du parfum, le pays de Grasse, et c'est ancré en moi.

Dans mon périmètre d'activité, je travaille aussi sur des produits de bien-être, des compléments alimentaires, ce qui permet d'élargir mes missions. Ce secteur offre de toute façon pas mal de débouchés professionnels.

Mon contrat en alternance m'a permis de dé-

crocher un poste où j'ai des responsabilités et beaucoup d'autonomie. Je suis chargée de communication pour les marques Frédéric M et Body Language, j'assure l'ensemble des tâches liées à cette fonction, la stratégie, la création de contenus visuels, le poste de community manager... Dans un groupe familial, il faut beaucoup de polyvalence et savoir s'adapter !

Bien sûr, j'utilise le digital en permanence. Ma génération XY est de toute façon en capacité d'utiliser les nouvelles technologies, mais il faut savoir se fixer des limites. Il y a une fracture entre la vie numérique et la réalité, et parfois la communication se perd ! On a l'impression d'avoir deux vies, une réelle et une virtuelle ! C'est dur de se débrancher et de revenir à l'essentiel.

Malgré tout, je crois que l'humain est suffisamment intelligent pour savoir aller à l'essentiel. Les nouvelles technologies et l'intelligence artificielle restent une force, mais il faut conserver nos valeurs, celles du lien direct, humain ! »



Mira Marsigne

23 ans

Etudiante en alternance chez Perfumist

« Je suis franco-allemande, mais j'ai grandi dans le sud de la France. Après le bac, j'ai fait deux ans de fac de sciences éco à Montpellier ; je n'ai pas écouté ma maman qui m'avait dit d'aller dans une école de commerce. Mais j'ai réfléchi, et finalement j'ai suivi ses conseils en intégrant l'IDRAC, où elle donnait des cours d'allemand.

Je fais un Bachelor, avec succès, puisque je suis major de ma promotion depuis trois ans ! Le cursus est orienté vers le business développement et le marketing. En troisième année, j'ai fait le choix de l'alternance en intégrant une start up, Perfumist à Grasse. Son patron était venu présenter la société au salon de l'alternance de l'IDRAC et ça a collé. Perfumist, c'est une application de parfums qui marche très fort, puisqu'on en est à un demi-million de téléchargements !

Du coup, je travaille sur le digital au quo-



tidien, en utilisant tous ces nouveaux outils que proposent les nouvelles technologies et l'intelligence artificielle. J'ai grandi, comme tous les jeunes de ma génération, avec le digital, mais ça ne me passionnait pas plus que ça. Mais là, j'ai découvert le digital autrement, c'est un monde incroyable, passionnant et super intéressant. On

touche à tout, on explore des tas de domaines, c'est très transversal, et c'est sans cesse en mouvement.

Bien sûr, il faut se fixer des limites et garder les pieds sur terre. À partir du moment où on garde ce recul, on n'a pas de souci. Je fais toujours très attention de ne pas être absorbée par ce digital qui bouge en permanence et qui peut faire tourner la tête. Il faut bien prendre soin de revenir à l'essentiel. Je monte à cheval et ça, ça me permet de me ressourcer en restant en contact avec la nature. »

Anaïs Paez

23 ans

Etudiante en alternance chez Air France

« Je suis originaire de Cannes et, après un bac scientifique au lycée Amiral-de-Grasse, j'ai choisi d'intégrer la filière Sup de Com de l'IDRAC. En fait, j'ai découvert cette école lors du salon Studyrama et j'ai été séduite à la fois par le discours des étudiants que j'ai rencontrés alors et par la visite de l'école que j'ai ensuite effectuée. J'ai obtenu mon BTS,

mais une fois que je l'ai eu, je me suis rendu compte que j'en avais marre de la com ! [rires]. C'est assez paradoxal ! Alors, j'ai basculé, toujours au sein de l'IDRAC, en Bachelor commerce. Avec une première alternance au sein d'une filiale de La Poste. Depuis la ren-

trée 2018, je suis en Masters Sup de Com – un retour aux origines pour moi ! Le programme se fait uniquement par alternance, et c'est mieux, à la fois pour des raisons économiques et aussi parce que cela nous permet d'emmagasiner de l'expérience tout en continuant nos études. Aujourd'hui, je suis chargée de communication interne

chez Air France à Sophia Antipolis. C'est passionnant. Dans cette activité, je suis, bien sûr, confrontée au digital en permanence. Pour moi, l'utilisation des outils numériques, des nouvelles technologies, cela va de soi. Il faut vivre avec son temps ! Cela nous pousse à nous adapter en permanence, pour être performant dans notre métier. Du coup on est flexible, on a beaucoup plus de réactivité. C'est très positif. »



Nicolas Oliveri

Enseignant-chercheur IDRAC Business School

Laboratoire SIC. lab Méditerranée Université Côte d'Azur

« Dans le cadre de mes recherches et de ma formation comme docteur en sciences de l'information et de la communication en sciences humaines et sociales au sein de l'Université Côte d'Azur, j'ai beaucoup travaillé sur les nouvelles technologies. J'ai notamment étudié ce que j'appelle le paradoxe communicationnel, ou comment les nouvelles technologies coupent du monde certains jeunes qui fuient ainsi la réalité – c'était le cas dans mes études sur les jeunes Japonais. Aujourd'hui, je développe une approche critique de la technologie, sans tomber pour autant dans la technophobie. Nous devons en réalité réhumaniser le discours sur la technique. En fait, communiquer plus ne veut pas forcément dire communiquer mieux. Ce n'est pas parce qu'on a plus d'outils digitaux à disposition que ça fonctionne mieux !

On oublie parfois que les individus peuvent penser par eux-mêmes et faire les choses. Je pense qu'il faut agir sur la complémentarité entre l'homme et la machine, et que ce développement des nouvelles technologies, de l'intelligence artificielle ne doivent pas se faire au détri-



ment de l'homme. Les étudiants sont pris dans une spirale : ils sont conscients de leur dépendance, et beaucoup sont dans la résignation : « On n'a pas le choix, c'est comme ça ». A cela s'ajoute le temps passé sur le digital : on est connecté en permanence et ce n'est pas bien ! On peut alors parler de *digital detox* car être hyperconnecté peut être une souffrance et impacter sur l'efficacité au travail.

La qualité de vie au travail est donc un aspect à étudier très sérieusement dès à présent et dans le futur. Je travaille moi-même sur un nouveau concept, les RTS, les risques techno-sociaux, le pendant en quelque sorte des RPS, risques psycho-sociaux. J'essaie de mettre en avant les dysfonctionnements qui existent, et j'ai créé à cet effet des matrices d'outils d'évaluation qui permettent de comprendre par exemple pourquoi on passe deux heures sur son ordinateur au lieu de n'y rester qu'une demi-heure.

Je prône en fait la qualité de vie techno, qui doit impacter sur les RSE des entreprises. Les technologies doivent être utilisées sans nuire... c'est le plus difficile ! »

La Maison de l'intelligence artificielle garde le lien avec l'humain

Le monde de demain, tous les étudiants s'y projetaient sans trop stresser avant la crise sanitaire. Mais, mi-mars, un véritable basculement s'est opéré, transformant les cursus des étudiants en parcours d'obstacles imprévus. Pas facile de se projeter désormais dans l'après-projet de stages, de contrats, de passerelles à l'étranger dans des entreprises innovantes.

Mais il faut aller de l'avant, anticiper, déjà, sur le monde d'après, où vont naître de nouveaux métiers. La place du digital s'est encore accrue : quels sont ses atouts, ses handicaps, comment s'y adapter ? Comment l'intelligence artificielle va-t-elle servir de valeur ajoutée dans le monde du travail ?

Chacun, qu'il soit étudiant, professeur, chercheur, dirigeant, a son idée sur la question afin que notre jeunesse, celle de cette génération Covid, puisse rebondir et tracer les contours d'un monde de demain plus humain, plus responsable, plus équitable.

Sophia Antipolis est non seulement une pépinière de talents, elle est aussi le moteur des recherches sur l'intelligence artificielle, dont les enjeux conditionnent notre futur, avec des applications dans la vie professionnelle mais aussi dans la vie quotidienne de chacun.

La Maison de l'intelligence artificielle est la traduction concrète des projets élaborés autour de cette problématique, qui fait bouger les lignes dans un monde où tout va de plus en plus vite.

Elaborée dans le cadre du *Smart Deal* mis sur pied par le Département, la communauté d'agglomération de Sophia Antipolis, l'Université Côte d'Azur et la CCI Nice-Côte d'Azur, cette MIA, comme on l'appelle désormais, est en quelque sorte devenue la vitrine de l'intelligence artificielle, à portée de main, ou plutôt de cerveau !

Une visite sur place permet de mieux comprendre les enjeux



présents et futurs et les impacts de l'intelligence artificielle, avec un *showroom* (zone d'exposition), un *training room* (zone d'information et de formation) et un *labo* (zone de collaboration). Trois espaces qui se complètent pour présenter, informer, former et expérimenter, le grand public comme les professionnels, les néophytes comme

les chercheurs.

A ceux que les mots d'intelligence artificielle effraient, point d'inquiétude à avoir : dans l'esprit de ses concepteurs, il s'agit de promouvoir une intelligence artificielle « éthique et responsable », « bienveillante », « humaine ».

Des mots que l'on retrouve d'ailleurs dans la bouche de

tous ceux qui sont acteurs, de près ou de loin, de l'intelligence artificielle. Tout en travaillant sur l'utilisation poussée des nouvelles technologies qui en sont l'application concrète, ces acteurs-là en signalent les limites, comme pour ne pas perdre un fil de vie qui serait étouffé par la technique et des processus de plus en plus compliqués à maîtriser.

Préserver le contact humain

Rassurant ? La période que nous venons de vivre, avec l'utilisation massive des outils numériques pour travailler sans contact physique, a paradoxalement renforcé le sentiment chez ses utilisateurs que les vraies valeurs restaient celles du contact humain. En somme, que l'intuition, la créativité, l'originalité étaient la condition sine qua non à la réussite de tous projets, avec ou sans intelligence artificielle. Humain, trop humain !

Sacha Genot : « Un changement irréversible »

Sacha Genot est intarissable sur l'intelligence artificielle, un domaine qui lui est familier, surtout depuis qu'il est délégué général de Collectif Performance, une association qui regroupe plus d'une centaine d'entreprises et partenaires institutionnels s'engageant à convaincre le monde de l'emploi pour améliorer la qualité de vie au travail.

Sacha Genot a d'ailleurs écrit un livre en 2013 avec Philippe Tallois, « *L'Humain dans l'entreprise, un capital à préserver* » (éditions Eyrolles), un titre qui résume parfaitement la démarche de ce chef

d'entreprise « depuis quarante ans », précise-t-il, amusé. Rien de contradictoire pour lui avec le développement de l'intelligence artificielle dans le monde du travail. « L'intelligence artificielle va prendre en charge des activités qui n'étaient pas intéressantes à remplir pour l'humain, explique-t-il. Des jobs répétitifs, ou avec des notions de précisions et de détail que l'homme ne peut pas conserver ».

Le monde du travail a changé

Avec Collectif Performance, Sacha Genot s'est engagé dans une dé-

marche de performance d'entreprise, de changements de comportements et a naturellement plongé dans les sciences cognitives où l'on retrouve les enjeux de l'intelligence artificielle.

« Il faut se rendre compte que la créativité, l'intelligence collective ou l'intuition doivent perdurer pour contrebalancer l'intelligence artificielle. Il faut conserver la capacité humaine de dire oui, non, je choisis ce mode de pensée, de fonctionnement ou pas. » Des garde-fous, en quelque sorte, car, précise Sacha Genot, « l'intelligence artificielle, c'est un changement irréver-



sible qui va apporter énormément de choses à notre société et nos modes de vie ». « Au fond, avant, le pouvoir dans l'entreprise résultait

de la connaissance, reconnaît-il. J'avais le diplôme, le titre, donc j'étais au-dessus des autres. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, car avec toutes ces nouvelles technologies, n'importe quel collaborateur peut en savoir plus que vous, sur n'importe quel sujet et en quelques minutes. »

Le monde du travail a donc changé et, pour bien maîtriser les outils qui proposent désormais l'intelligence artificielle et le digital, « les entreprises recherchent des talents et pas forcément des diplômés », conclut Sacha Genot. « C'est une révolution ! »

Hub Business Nice-Matin au cœur du digital

Chaque mois, de septembre à juin, les tables rondes mensuelles du Hub Business Nice-Matin réunissent les membres du réseau ou leurs invités qui y témoignent de leurs expériences, partagent leurs réflexions et proposent des pistes concrètes pour accompagner la mutation du monde de l'entreprise avec, toujours, l'humain au cœur du sujet.

Naturellement, tout ce qui touche au digital, aux nouvelles technologies y a sa place et ces thématiques reviennent régulièrement au centre des débats. Parfois, elles forment même le cadre du sujet de discussion, comme ce fut le cas à l'automne dernier, lorsque l'on a échangé sur la *tech for good*, ou plus précisément l'innovation au service de l'intérêt général. De même, une réflexion sur les nouveaux métiers de demain a été au cœur d'une thématique présentée lors de la soirée annuelle de restitution du Hub Business Nice-Matin en septembre.

En plein dans le sujet donc, en lien avec l'intelligence artificielle et tout ce que le digital offre de bon (ou de moins bon) dans nos vies. Des experts ont témoigné au Hub Business Nice-Matin des applications sans limites de l'innovation technologique pour le bien-être de tous, qui est en train de transformer en profondeur notre société, notre façon de travailler.



Des profils polyvalents

Dans beaucoup de domaines, la *tech for good* a des applications concrètes, par exemple avec ces avocats consultables de façon dématérialisée pour résoudre votre problème. Ou encore dans les innovations du bâtiment, avec des matériaux éco responsa-

bles. Et enfin dans l'éducation. Les étudiants préparent la *tech for good* du futur où l'on parle d'intelligence artificielle bien sûr, mais aussi de sécurité des données, de développement économique et d'applications au service de l'utilisateur. En veillant à garder la maîtrise de ces nouveaux outils... comme ils l'expliquent dans nos témoignages.

Les étudiants d'aujourd'hui et de demain ont actuellement un profil touche à tout, fruit de leur formation dans un monde totalement connecté et ouvert à tout. Pas de limites, pas de frontières, et même si on est scientifique, on va s'ouvrir à des domaines plus artistiques par exemple. Et inversement. Fini le cloisonnement dans une seule discipline, on possède désormais un éventail de compétences lorsque l'on rentre dans le monde du travail. La transdisciplinarité, si chère aux nouveaux talents, est donc bien d'actualité. Elle est synonyme de transversalité, polyvalence, adaptation permanente, et donc ouverture d'esprit. On ne recrute plus un profil fermé, mais bien une personnalité, quelqu'un qui va raconter un parcours riche d'expériences multiples et diverses, au fil des métiers exercés (pour payer ses études) et des cursus entrepris (souvent très différents d'une année à l'autre). Nouvelles technos, nouveaux métiers, digital à fond mais bien maîtrisé : nos jeunes ont les clés en main pour demain !